

LA NOTION D'INTELLECTUEL À ROME

PAR

H. BARDON

(Poitiers)

Qu'est-ce qu'un intellectuel ? les réponses sont aussi diverses qu'on s'y attend, à propos d'une question dont la simplicité est d'apparence. Je me contenterai de rappeler le vieil article où, en 1936, In Arnost Blaha¹ s'efforçait de cerner cette notion, caractérisant l'intellectuel par la connaissance, certes, mais aussi par la présence en lui d'éléments affectifs et volontatifs, dont on aimerait saisir la nature et les dosages. Selon nous, l'intellectuel est celui pour qui la valeur essentielle de la vie, et sa fierté, réside dans l'exercice de l'intelligence, sans que cet exercice se plie obligatoirement à des impératifs de métier, de fonction, de situation. Mais, en ces matières, les vues générales ne prennent un sens que dans un contexte historique déterminé. À propos de Rome nous tâcherons de saisir quelques perspectives.

L'intellectuel existe : nous constatons sa présence dès la plus ancienne période républicaine. Il y a, certes, les professionnels de l'intelligence : écrivains, avocats. Mais de fortes individualités, en dehors de toute nécessité de métier, affirment la primauté, au moins relative, qu'elles accordent à l'intelligence : affirmation que forment les actes, à défaut des écrits. Citons, parmi d'autres, Q. Lutatius Catulus², L. Licinius Lucullus³, T. Pomponius Atticus⁴ dont Cornelius Nepos dit le goût qu'il eut pour la lecture⁵ et l'aisance à manier le grec et le latin : *sic enim graece loquebatur ut Athenis natus uideretur ; tanta autem suauitas erat sermonis latini*

¹ *Le problème de l'intellectuel*, dans Rev. Intern. Sociol., 1936, p. 361 et suiv.

² H. Malcovati, *Oratorum romanorum fragmenta*³, Turin, 1967, p. 218—220 ; H. Bardon, *La Littérature latine inconnue*, t. 1, Paris, 1952, p. 115—119 ; cf. Münzer 7) Q. Lutatius Catulus, dans RE, 13, 2073 et suiv.

³ H. Malcovati, *loc. cit.*, p. 307—308 ; Münzer, 103) L. Licinius Lucullus, dans RE, 13, 375 ; cf. J. Carcopino, *Sylla ou la monarchie manquée*¹¹, Paris, 1967, p. 232 et suiv.

⁴ H. Malcovati, *loc. cit.*, p. 345 ; R. Feger dans RE, *Suppl.* 8, 503.

⁵ 25, 14, 1.

*ut appareret in eo natiuum quemdam leporem esse, non ascitum; idem poemata pronuntiabat et graece et latine sic ut supra nihil posset addi*⁶.

Est-ce que, à l'époque républicaine, les intellectuels constituent, à l'intérieur de la nation, un groupe social? On est frappé par la diversité de leurs origines. Les poètes archaïques sont des humbles : esclaves, affranchis, ou italiens immigrés à Rome. Livius Andronicus est conduit en esclavage à Rome après la prise de sa ville natale, Tarente, — ceci en 209 probablement⁷. Malgré ce qu'en pensent Th. de Gaffe et Sabbadini, il n'est pas certain que Naevius soit un homme libre⁸. Aulu Gelle le présente comme un campanien ; il a peut-être raison⁹. Accius semble fils d'un affranchi¹⁰. L'ombrien Plaute, au mieux *socius* de Rome, n'est pas d'une condition très relevée¹¹ ; l'africain Térence arriva à Rome comme esclave et dut son affranchissement au sénateur C. Terentius Lucanus¹². Caecilius était un insubre, lui aussi d'esclave devenu un affranchi¹³. Ennius était un homme libre, messapien de Rudii¹⁴ : *socius* de Rome comme Plaute, mais ultérieurement bénéficiaire de la cité romaine, il a une situation sociale modeste mais honorable. Son cousin, M. Pacuvius, n'eut pas la *ciuitas romana*, et son importance, à Rome, fut moindre que celle d'Ennius ; témoin saint Jérôme, qui écrit : *vixitque Romae quoad picturam exercuit ac fabulas uenditavit*¹⁵. Comme poètes de nationalité romaine, hommes libres et considérés, qui trouve-t-on ? Lucilius, qui appartient à une famille sénatoriale¹⁶. Laberius était un chevalier¹⁷ ; en revanche, il avait pour rival dans le mime un ancien esclave, Publilius Syrus¹⁸. De rang équestre étaient également, à la fin de la République, Catulle¹⁹ et la plupart de ses amis²⁰. Calvus sortait d'une famille aristocratique²¹. Quant à Lucrèce, ses rapports avec Cicéron, sa dédicace du *De rerum natura* à Q. Memmius donnent à penser qu'il appartenait à la noblesse²² ; pourtant les arguments par lesquels Marx s'efforce de prouver son appartenance à la plèbe ne sont pas dépourvus de solidité²³. De toutes façons, il paraît acquis que sa situation sociale à Rome était considérable. Mais nous voilà à une époque relativement tardive, et il s'agit de poètes dont l'œuvre, par sa nature,

⁶ 25, 4, 1.

⁷ H. Bardon, *Lo scrittore nella ciuitas*, dans *Studi Romani*, 1955, p. 515.

⁸ *Ibid.*, p. 517.

⁹ 1, 24, 2.

¹⁰ Hieron. a. 1878 = 139.

¹¹ Fr. della Corte, *Da Sarsina a Roma*², 1967, p. 25 et suiv.

¹² Textes dans Schanz-Hosius, *Röm. Lit.*, t. 1⁴, Munich, 1959, p. 103—104.

¹³ Aulu Gelle, 4, 20, 13.

¹⁴ Schanz-Hosius, *loc. cit.*, p. 87—88.

¹⁵ a. 1863 = 154 (Schanz-Hosius, *loc. cit.*, p. 100).

¹⁶ Vell. 2, 22, 2 ; Ps-Acro *ad Hor. sal.* 2, 1, 75 ; H. Bardon, *Litt. inc.*, t. 1, p. 527.

¹⁷ Fr. Giancotti, *Mimo e gnome, Studio su Decimo Laberio e Publilio Siro*, Messine-Florence, 1967, p. 44.

¹⁸ *Ibid.*, p. 129 et suiv.

¹⁹ *Verona e il suo territorio*, Vérone, 1960, p. 333 et suiv. (G.—B. Pighi) ; H. Bardon, *Propositions sur Catulle*, Bruxelles, 1970, p. 72.

²⁰ H. Bardon, *Litt. inc.*, t. 1, p. 344 et suiv.

²¹ *Ibid.* t. 1, p. 341.

²² L. Perelli, *Lucrezio poeta dell'angoscia*, Florence, 1969, p. 3 et suiv.

²³ *Ibid.*, p. 6—7.

implique chez eux une stabilité matérielle qu'un Accius ou un Plaute n'ont jamais eue. Nous reviendrons sur cet aspect du problème²⁴.

Les prosateurs, eux, se répartissent en deux groupes fort distincts. D'une part, grammairiens et rhéteurs de profession. Ce sont de pauvres diables, souvent d'origine étrangère. Libres dans leurs pays, les hasards des guerres les réduisent en esclavage, et les hasards des rencontres ou des complaisances leur valent quelquefois l'affranchissement, jamais la fortune. Savius Nicanor, d'origine grecque, L. Ateius, athénien, Staberius Eros comme eux ancien esclave, Cornelius Epicadus, probablement illyrien, Cartius Nicia, de Coos, Lenaeus, sans doute athénien, Epirota, de naissance servile, et beaucoup d'autres furent affranchis par leurs maîtres; tous restèrent dans l'humble condition du *grammaticus*. M. Pompius Andronicus était un syrien d'origine libre, croit-on, et ne réussit pas mieux que les autres. Orbilius revendiquait avec orgueil son état d'homme libre, mais il venait de Bénévent²⁵...

Les maîtres de rhétorique ne présentent pas de meilleures références. Au 2^e siècle av. J. C. la rhétorique était enseignée par des Grecs²⁶. Le premier rhéteur latin fut L. Plotius Gallus, ami de Marius et, à ce qu'il semble, homme libre²⁷. Mais Sex. Clodius était un sicilien²⁸, T. Annius Cimber un grec (Cicéron le dit fils d'un Lysidicos)²⁹. Les rhéteurs conservaient parfois des relations amicales avec leurs anciens élèves et bénéficiaient ainsi d'une protection qui implique une subordination: ainsi Epidius, vis-à-vis de Marc Antoine et d'Auguste, et Cimber à l'égard d'Antoine. Il est évident, — Suétone le dit en termes formels, — que la situation de ces hommes variait, mais, tout protégés qu'ils fussent par de grands personnages, ils n'en étaient pas moins dans la *civitas* gens de fort minime importance. Seul le philologue L. Aelius Stilo sortait de l'ordre équestre; il combattit dans les rangs des optimates et jouit d'une grande considération³⁰. Bien qu'il existât un marché des grammairiens esclaves — Lutatius Daphnis fut acheté 700.000 sesterces³¹ — et en dépit des amitiés ou des protections, l'ensemble des grammairiens, rhéteurs et philologues a dû, à la fin de la République, éprouver un commun sentiment de misère et de médiocrité. Les brimades des autorités, telle la fermeture des écoles en 92 av. J. C.³², ont contribué à les unir dans la conviction d'un commun destin. Les réussites individuelles n'ont pas dû être bien nombreuses. Le libéralisme avec lequel César conféra le droit de cité à tous ceux qui pratiquaient la médecine et enseignaient les arts libéraux³³ était une innovation.

²⁴ Cf. ci-dessous, p. 101.

²⁵ Sur tous ces individus, le texte qui renseigne est le *de grammaticis et rhetoribus* de Suétone, qu'il faut lire dans l'édition de Fr. della Corte, *Suetonio, grammatici e retori*³, Turin, 1968; commentaire historique, p. 71 et suiv.

²⁶ *Ibid.*, p. 73.

²⁷ *Ibid.*, p. 102—103.

²⁸ *Ibid.*, p. 105.

²⁹ *Philipp.* 11, 14.

³⁰ Suet., *gramm.*, 3, 1—3.

³¹ *Ibid.*, 3, 5; cf. Fr. della Corte, *loc. cit.*, p. 77.

³² Suet., *gramm.*, 25, 4; Aulu Gelle, 15, 11, 2; cf. Cic., *de oral.*, 2, 93—94; la mesure n'était pas limitée à l'école de Plotius Gallus, quoi qu'en dise M.H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*³, Paris, 1955, p. 342. Les auteurs anciens sont formels.

³³ Suet., *Caes.*, 42, 2.

A ce prolétariat de l'intelligence s'opposent les historiens et les orateurs³⁴. Les historiens sont par tradition des aristocrates : Q. Fabius Maximus, qui dirige l'ambassade à Delphes en 216, L. Cincius Alimentus préteur en 210, M. Porcius Cato consul en 195 et censeur en 184, le sénateur C. Acilius, A. Postumius Albinus consul en 151³⁵. Il est difficile d'admettre, avec R. Till³⁶, que la révolution des Gracques eut des conséquences sociales importantes sur l'historiographie : certes Claudius Quadrigarius et Valerius Antias n'ont pas laissé trace d'une activité politique ; nous ignorons tout de leurs origines et de leur rang ; avant eux, L. Coelius Antipater offre une sorte d'énigme : sa vie nous est inconnue, mais sa culture juridique³⁷ permet de croire qu'il fut un homme libre, et le surnom d'Antipater ne prouve pas qu'il ait été un affranchi. Plus tard, C. Licinius Macer et Q. Aelius Tubero eurent une brillante carrière sénatoriale. L'histoire reste l'apanage des familles dirigeantes jusqu'à la fin de la république, et la carrière de Salluste ne dément pas la tradition. Lorsque l'affranchi Voltacilius³⁸ entreprit de conter les exploits de Pompée, ce fut une innovation que Suétone signale : *Cn. Pompeium Magnum docuit patrisque eius res gestas, nec minus ipsius, compluribus libris exposuit ; primus omnium libertinorum, ut Cornelius Nepos opinatur, scribere historiam orsus, nonnisi ab honestissimo quoque scribi solitam ad id tempus*³⁹. Quant aux orateurs, en prenant le *Brutus* et les *Fragments* réunis par Mme H. Malcovati, on se rend compte que, si divergentes que soient leurs options, tous ont tenu un rôle dans la cité, et d'ordinaire un rôle de premier plan. L'éloquence est la condition de la réussite politique. Et l'expression *ingenuae artes* prend l'allure d'une affirmation de puissance émanant d'une classe sociale qui asservit l'art à ses profits.

Les intellectuels constituent donc deux groupes différenciés : les historiens, les orateurs, auxquels on est en droit d'ajouter Varron⁴⁰, sont de condition sociale toujours libre et quelquefois considérable. Les poètes, à part les *neoteri* et Lucrèce, émanent de la plèbe, parfois la plus humble. Il n'est pas possible que les deux groupes n'aient pas senti leur opposition, leur antagonisme. La condition inférieure des poètes et des grammairiens ou rhéteurs est confirmée par la protection qu'anciens élèves et amis puissants leur octroient. Même Lucrèce, en dépit de son orgueilleuse certitude de découvrir la vérité, s'abrite derrière Memmius. J'ai démontré, je crois⁴¹, que le « cercle » de Lutatius Catulus n'a existé

³⁴ Sur le problème de l'utilité et des lettres, cf. J. H. Brouwers, *Horatius en Propertius over Epiek en Lyriek*, Nimègue, 1967, p. 95 et suiv.

³⁵ R. Till, *Die Anerkennung litterarischen Schaffens in Rom*, dans *Neue Jahrbücher für antike u. deutsche Bildung*, 1940, p. 172.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Cic., *Brut.*, 102.

³⁸ Fr. della Corte, *loc. cit.*, p. 103, refuse le surnom de Pitholaus, proposé par Gibaldi et Hertz d'après Macr., 2, 2, 13. Il propose Plutus qui n'est pas meilleur (mss : Pilutus, Plotus).

³⁹ Suet., *loc. cit.*, 27, 1. Cornelius Epicadus avait déjà achevé les mémoires que la mort avait empêché Sylla de terminer : cf. H. Bardon, *loc. cit.*, t. 1, p. 153—155.

⁴⁰ Fr. della Corte, *Varrone, il terzo gran lume romano*², Florence, 1970, p. 15 et suiv.

⁴¹ Q. Lutatius Catulus et son cercle littéraire, dans *Les Etudes Classiques*, 1950, p. 145 et suiv. ; cf. J. Granarolo, *D'Ennius à Catulle*, Paris, 1971, p. 32 et suiv.

que dans l'imagination de Büttner ⁴² ; je n'ai pas convaincu tout le monde ⁴³. Assurément de grands seigneurs amis des Lettres ont dû grouper autour d'eux des poètes plus ou moins faméliques ; mais le seul cercle dont l'existence ne puisse se discuter est celui de Scipion Emilien ⁴⁴ : les oppositions de tempéraments, à l'intérieur de ce cercle où les poètes n'étaient pas la majorité, n'ont pas empêché une communauté au moins relative de pensée politique et morale. Pourtant, dans ce milieu de haute culture et parmi ces personnalités exceptionnelles, la marque de Scipion demeure prédominante, et il est risqué d'affirmer que celui-ci ne songeait qu'à une culture désintéressée ⁴⁵. L'évidente libération de la personne, dont témoignent les comédies de Térence, va de pair avec un effort du cercle pour donner au stoïcisme l'allure d'une philosophie du comportement civique, beaucoup plus qu'individuel. A plus forte raison, lorsque des hommes comme Marius, Sylla, Pompée ⁴⁶ ou Marc Antoine réunissent des gens de lettres autour d'eux, ils pensent à leur propagande plus qu'à une émulation de l'esprit : l'intellectuel obéit à la voix de son maître.

La dépendance de l'intellectuel pur (les poètes) et l'indépendance relative de l'intellectuel-homme d'action (historiens, orateurs) s'expliquent par tout un complexe. Les Latins de l'âge républicain affirment le but utilitaire de l'œuvre d'art. Le professeur forme le futur orateur, donc le futur politique, de même que le médecin maintient la santé des corps : aussi César confère-t-il le droit de cité aux uns et aux autres. Nous retrouverons ce jumelage, aussi étrange que significatif ⁴⁷. A l'époque archaïque on assimilait le poète aux comptables publics : *scribas proprio nomine antiqui et librarios et poetas uocabant, at nunc dicuntur scribae equidem librarii, qui rationes publicas scribunt in tabulis* ⁴⁸. La morphologie de *scriba* montre le peu d'estime qu'on a pour le poète ⁴⁹. Plus tard, le mot *scriba* désigne les secrétaires, et Cornelius Nepos insiste sur l'estime que cette fonction vaut en Grèce à ses titulaires qui doivent, pour l'exercer, être issus d'une famille considérée : par contre, dit-il, les secrétaires, à Rome, ne sont que des salariés ⁵⁰. L'activité intellectuelle ne fut donc admise que dans la mesure où elle servait la cité. Lorsque, à la demande des Pontifes, Livius Andronicus composa en 207 un chant en l'honneur de Junon ⁵¹, ses commanditaires ne lui demandaient pas un beau morceau de littérature, mais une prière qui fût efficace. En remerciement, le Sénat

⁴² Porcius Licinius und das lit. Kreis des Q. Lutatius Catulus, Leipzig, 1893.

⁴³ P. Pinto, *Il circolo letterario di A. Lutazio Catulo*, dans *Gior. ital. Filol.*, 1956, p. 210 et suiv. ; B. Luiselli, *Apul. de mag.* 9 ; *Gell.* XIV 9, 10... , dans *Ann. Fac. Lett. Cagliari*, 1960 ; L. Alfonsi, *sul „Circolo” di Lutatio Catulo*, dans *Hommages à L. Herrmann*, Bruxelles, 1960, p. 61 et suiv. ; Br. Luiselli ; *Studi sulla poesia bucolica*, Cagliari, 1967, p. 51 et suiv.

⁴⁴ M. R. Brown, *A Study of the Scipionic Circle*, dans *Iowa Stud., Class. Lit.*, 1934 ; I. Lana, *Terenzio e il movimento filellenico in Roma*, dans *Riv. Filol.*, 1947, p. 44 et suiv. ; P. Grimal, *Le Siècle des Scipions*, Paris, 1953, p. 115 et suiv.

⁴⁵ J. M. André, *L'otium dans la vie morale et intellectuelle romaine*, Paris, 1966, p. 158 et suiv.

⁴⁶ W. S. Anderson, *Pompey, his Friends and the Literature of the first Century B. C.*, Berkeley-Los Angeles, 1963, particulièrement p. 57 et suiv.

⁴⁷ Cf. ci-dessous p. 103.

⁴⁸ Festus, p. 446 L.

⁴⁹ Cf. *nauta, agricola* ; R. Till, *loc. cit.*, p. 164.

⁵⁰ Cornelius Nepos, 18, 1, 5.

⁵¹ Tite Live, 27, 37, 7.

décida qu'un *Collegium scribarum histrionumque* aurait le droit de se réunir sur l'Aventin : les poètes (*scribarum*) sont maintenant assimilés aux acteurs, — les uns et les autres n'étant tolérés que pour les pouvoirs magiques qu'une mentalité encore primitive leur attribuait.

Beaucoup plus tard, Lucrèce ne chante la gloire du poète que si celui-ci est philosophe, et parce qu'il débarasse l'homme de ses terreurs⁵². L'éloge d'Epicure est celui d'un bienfaiteur agissant⁵³. L'épicurisme découvre la poésie à Lucrèce sans qu'il la recherche : il vise un résultat pratique, et refuse l'esthète qu'il pressent en lui-même. Quant à Cicéron, il n'a pas de la culture une conception très éloignée de celle de ses lointains aïeux. A. Michel a étudié avec finesse les influences grecques qui ont commandé ses idées sur l'éloquence⁵⁴. Mais, si fortes qu'aient été les influences et profondes les modifications, l'ensemble reste traditionnel. Quand la création littéraire prend l'allure d'un divertissement, c'est qu'elle repose et console d'agir⁵⁵. Les arts théoriques, il les juge *mediocres, leues, paruae*⁵⁶ ; et les arts libéraux (*ingenuae, liberales, bonae, etc.*)⁵⁷ ont pour principal mérite de préparer à l'éloquence ; la philosophie est un moyen d'action. Cicéron écrit à Caton, en 51 ou 50⁵⁸ : *haec igitur (philosophia), quae mihi tecum communis est, societas studiorum atque artium nostrarum, quibus a pueritia dediti ac deuincti soli propemodum nos philosophiam ueram illam et antiquam, quae quibusdam otii esse ac desidiae uidetur, in forum atque in rem p. atque in ipsam aciem paene deduximus, tecum agit de mea laude.* Le *Pro Archia* affirme la finalité morale de la culture⁵⁹, et l'on sait la liaison que Cicéron établit, à la suite de tant d'autres, entre morale, éloquence et action. Les circonstances du *Pro Archia*, pourtant propices, ne lui font pas admettre que l'intelligence puisse ne pas servir ; il écrit au paragraphe 16 : *qui profecto si nihil ad percipiendam colendamque uirtutem litteris adiuuarentur, numquam se ad eorum studium contulissent.* La philosophie stoïcienne l'a aidé à justifier le pragmatisme de la culture. Dans le *De re publica*⁶⁰, il affirme que la littérature a une portée civique : il songe — et il le dit — à ceux qui ont écrit sur la politique : *... quoniam de re publica multa quassierint et scripserint, funestos esse aliquo rei p. munere (eos existimo)*⁶¹. Ses poèmes ne le démentent pas : le *Consulat*, les vers *de temporibus meis*, le *Marius* ou les *Aratea* exaltent le politique qu'il fut, le militaire qu'il voulut être, ou se mettent au service d'une

⁵² *primum quod magnis doceo de rebus...* 1, 931 et suiv. ; cf. 1, 946—950. Le doux miel poétique dont Lucrèce a voulu parer son poème (1, 947) c'est celui dont les médecins enduisent les bords de la coupe qui contient le remède amer destiné à des enfants réticents : 1, 936 et suiv.

⁵³ 3, 1 et suiv.

⁵⁴ *Rhétorique et philosophie dans l'œuvre de Cicéron*, Paris, 1960.

⁵⁵ Cf. *ad. Q. fr.* 3, 5, 4.

⁵⁶ M. Orfan, *Le Pro Archia et le concept cicéronien de la formation intellectuelle*, dans *Les Études Classiques*, 1957, p. 183—184.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 185.

⁵⁸ *Fam.*, 15, 4, 16.

⁵⁹ Cf. M. Ruch, *Études cicéroniennes*, Paris, 1970, p. 82.

⁶⁰ 1, 12.

⁶¹ R. Till, *loc. cit.*, p. 173—174, a montré que la liaison de l'activité politique et de l'activité littéraire se retrouve chez Salluste ; cf. également A. La Penna, *Sallustio e la rivoluzione romana*, Milan, 1967, p. 27 et suiv.

science pratique. Tandis que dans le *Brutus* 3 il juge la poésie un art secondaire, dans le *De oratore*, 1, 94 il affirme la nécessité de l'éloquence pour atteindre la gloire, but suprême des efforts humains, couronnement d'une vie bien remplie.

A la fin de la république, les intellectuels constituent, en gros, deux groupes sociaux distincts. Ceux qui comptent sont les hommes qui agissent ou qui donnent un sens à l'action. On tolère les autres, ou on les utilise. La séparation des deux groupes s'opère tout naturellement dans le cadre de la cité. Les premiers sont issus des classes sociales qui donnent les administrateurs, les officiers, les politiques. Les autres sont, pour la plupart, des affranchis, des esclaves ou des étrangers que l'Urbs se refuse d'ordonner à assimiler; quelques hauts personnages s'amuse, pour leur délasser, à composer de menus poèmes : badinages. Dans tous les cas, le statut fondamental de l'intellectuel est celui de son rang social.



Sous l'Empire, les origines sociales des intellectuels sont aussi diverses, mais le clivage est moins net. D. Van Berchem a insisté à juste titre sur l'importance que prend, à cet égard, l'ordre équestre sous le règne d'Auguste⁶²; il constate que Tibulle, Properce, Ovide et Gallus furent des chevaliers⁶³ et il en conclut que la poésie amoureuse a été, à Rome, le bien d'un milieu social déterminé; avant eux, les *neoteroi* provenaient de la même classe. La poésie élégiaque est une poésie de loisir, œuvre de gens qui n'ont pas de problèmes matériels à résoudre et qui se tiennent assez à l'écart de la vie publique pour consacrer de longues heures à écrire; ainsi se continue et se développe sous Auguste un aspect social de la poésie qui avait déjà apparu à la fin de la République⁶⁴.

Cette liaison du social et de la littérature s'arrête là. Désormais, un engouement généralisé pour les lettres emporte les diverses classes, au moins à Rome. Horace a raillé cette métromanie⁶⁵, mais sous Néron Perse la constate toujours⁶⁶, et il suffit de lire Pline le Jeune⁶⁷ ou Martial⁶⁸ pour apprécier sa durée. Un homme du monde écrit volontiers des élégies⁶⁹; tout aussi bien, un auteur de poème épique comme Silius Italicus appartient à l'aristocratie⁷⁰. En même temps les esclaves lettrés tiennent

⁶² *Cynthia ou la carrière contrariée*, dans *Museum Helveticum*, 1949, p. 137 et suiv.

⁶³ Cf. entre autres, J. P. Boucher, *Caius Cornelius Gallus*, Paris, 1966, p. 5—57.

⁶⁴ Ci-dessus, p. 99.

⁶⁵ *Sat.*, 1, 4, 140—141; *Ep.*, 2, 1, 117.

⁶⁶ 1, 13 et suiv.; 1, 50 et suiv. Cette identité de vues avec Horace n'empêche pas des divergences essentielles, comme l'a fort bien montré E. Paratore, *Biografia e Poetica di Persio*, Florence, 1968, p. 156.

⁶⁷ *Ep.*, 4, 3; 4, 27; 6, 6, 3; 6, 15, 1; 7, 12, 2; 7, 25; 8, 12, 3.

⁶⁸ 3, 44; 7, 51; 12, 3.

⁶⁹ Stace, *Sil.*, 1 *praef.* (L. Arruntius Stella).

⁷⁰ Silius Italicus fut proconsul; ami d'Annaeus Cornutus et d'Epictète: cf. M. von Albrecht, *Silius Italicus, Freiheit u. Gebundenheit röm. Epik*, Amsterdam, 1964. De Valérius Flaccus nous savons seulement qu'il fut *quindecemvir sacris faciundis* (1, 5): cf. P. Boyancé, *La science d'un quindecemvir au I^{er} s. ap. J. C.*, dans *Rev. Et. Lat.*, 1965, p. 334 et suiv. Tout ce qu'on peut connaître de Valérius a été réuni et analysé par G. Cambier, *Recherches chronologiques sur l'œuvre et la vie de V. F.*, dans *Hommages à Marcel Renard*, Bruxelles, 1969, p. 192 et suiv.

un rôle qui s'accroît ⁷¹ : sur le mode comique, le *Satiricon* souligne l'accès du personnel servile à la culture ⁷². La formation des cercles littéraires, dont celui de Mécène ⁷³ — timidement précédé par Asinius Pollion ⁷⁴ — fut le premier exemple, a suscité des confrontations, des rapprochements, voire des amitiés entre lettrés d'origines sociales divergentes. Par la suite, la politique des empereurs a accentué ce brassage ⁷⁵; à cet égard le rôle d'Hadrien a été essentiel : *in summa familiaritate Epictetum et Heliodorum philosophos et, ne nominatim de omnibus dicam, grammaticos, rhetores, musicos, geometras, pictores, astrologos habuit, prae ceteris, ut multi adserunt, eminente Fauorino* ⁷⁶. Julius Capitolinus raconte que Marc Aurèle conserva son amitié à ses condisciples de l'école des déclamateurs, qu'ils fussent chevaliers ou appartenissent à l'ordre sénatorial ⁷⁷. Le ton des lettres de Marc Aurèle à Fronton montre qu'un immense écart social était parfois comblé par une estime intellectuelle réciproque ⁷⁸. Cette tradition a été continuée par Alexandre Sévère ⁷⁹, par Gallien ⁸⁰, plus tard par Julien ⁸¹.

L'existence de clubs littéraires plus modestes est attestée par Martial : le « club des poètes » ⁸², dont le siège était sans doute dans le complexe du Portique d'Octavie, n'était pas plus réservé à une classe déterminée que les écoles de rhéteurs. Nous sommes loin du *collegium scribarum et histrionum* du temps de Livius Andronicus ; non plus un groupement socialement défini, mais un lieu ouvert, d'accueil et de rencontre. Les *Saturnales* de Macrobe introduisent dans un cercle de lettrés, chez Vettius Praetextatus ⁸³, où les personnes les plus distinguées par le rang retrouvent des spécialistes qui ne brillent que par le savoir : le ton des *Saturnales* est celui de conversations entre personnes que des goûts communs rapprochent et qui finissent par ne plus sentir l'inégalité des conditions ⁸⁴. Une parenté unit les *Saturnales*, si romaines qu'elles soient, aux *Nuits Attiques*, composée par Aulu Gelle deux siècles plus tôt, et qui font revivre le cénacle d'Hérode Atticus ⁸⁵ : dans les deux cas la courtoisie se

⁷¹ H.-I. Marrou, *loc. cit.*, p. 360—361.

⁷² 46, 3 et suiv. Sur divers aspects de l'extension de la culture sous le Haut Empire, cf. A.—M. Guillemin, *Le public et la vie littéraire à Rome*, Paris, 1937, p. 39 et suiv., 66 et suiv.

⁷³ R. Avallone, *Mecenate*, Naples, 1962 ; J.—M. André, *Mécène, essai de biographie spirituelle*, Paris, 1967, p. 114 et suiv.

⁷⁴ J. André, *La vie et l'œuvre d'Asinius Pollion*, Paris, 1949, p. 24—25.

⁷⁵ H. Bardon, *Les empereurs et les lettres latines d'Auguste à Hadrien* ², Paris, 1968.

⁷⁶ Spart., *Hadr.*, 16, 10 ; H. Bardon, *loc. cit.*, p. 428 et suiv.

⁷⁷ H. Bardon, *Le crépuscule des Césars*, Monaco, 1964, p. 66—67.

⁷⁸ F. Portalupi, *Marco Cornelio Frontone*, Turin, 1961 ; H. G. Pflaum, *Les correspondants de l'orateur M. Cornelius Fronto de Cirta*, dans *Hommages à J. Bayet*, Bruxelles, 1964, p. 514 et suiv.

⁷⁹ H. Bardon, *loc. cit.*, p. 169—170 ; *Litt. inc.*, t. 2, Paris, 1956, p. 247—248.

⁸⁰ H. Bardon, *Crépuscule...*, p. 210—211 ; sur la culture des empereurs du 3^e siècle, *Litt. inc.*, t. 2, p. 249 et suiv.

⁸¹ R. Andreotti, *Il regno dell'imperatore Giuliano*, Bologne, 1936.

⁸² 3, 20, 8, et suiv. ; 4, 61, 3—4.

⁸³ Macr. 1, 1, 1—2. — *l'Histoire Auguste* reflèterait ces conversations de lettrés, s'il faut en croire R. Syme, *Ammianus and the Historia Augusta*, Oxford, 1968, p. 125 et suiv.

⁸⁴ 1, 2, 4 ; 1, 6, 11—17 ; cf. E. Tuerk, *Macrobe et les Nuits Attiques*, dans *Ialonus*, 1964, p. 236.

⁸⁵ Aulu Gelle, 1, 2, 1 ; J. Gagé, *Les classes sociales dans l'Empire romain*, Paris, 1964, p. 236.

substitue à la hiérarchie. Les « banquets » d'intellectuels ⁸⁶, dont les *Saturnales* prouvent la continuité et la diffusion⁸⁷, ont agi dans le même sens.

Pourtant la conception de la culture demeure utilitaire, comme au temps de la République ; cette permanence eut de nombreuses interférences avec les problèmes sociaux.

La culture demeure utilitaire : il est excessif de dire ⁸⁸ qu'après Auguste elle devient un luxe, sans mauvaise conscience. Le chapitre 13 du *De brevitate vitae* de Sénèque prouve l'extension du domaine de la connaissance : il y a là un excès que Sénèque, en tant que philosophe, estime vain et nuisible ; mais les gens qui se consacraient aux menues recherches qu'il critique avaient certainement l'impression de contribuer au progrès intellectuel. Cet utilitarisme fondamental se retrouve dans l'importance et l'ampleur que prend la culture juridique : la correspondance de Trajan et de Pline en témoigne pour ce qui est de l'administration ⁸⁹. Pour la même raison, le pouvoir montre quelque sollicitude avec grammairiens, rhéteurs et médecins. Vespasien et Hadrien leur accordent l'immunité, le droit de réunion, l'inviolabilité, et un article du *Digeste* de Justinien, d'ailleurs passablement obscur ⁹⁰, confirme ces privilèges. Constantin et ses successeurs ont maintenu la liaison entre professeurs et médecins ⁹¹ : ils s'intéressaient aux catégories d'intellectuels spécialisées, si l'on peut dire, dans le service public. Ainsi, ils mettaient l'accent sur ce qu'avait reconnu depuis longtemps la conscience romaine : la connaissance n'a d'intérêt réel que si elle est susceptible d'applications pratiques.

Il était donc normal qu'au I^{er} siècle de notre ère l'attitude de Néron, qui impliquait une rupture entre le savoir et l'utilité, ait été à la fois mal interprétée et jugée défavorablement. G. Charles-Picard ⁹² a exagéré l'aspect oriental d'une tentative dont l'originalité fut grande ⁹³. Le dilettantisme hellénisant d'Hadrien ⁹⁴ eut moins de portée, mais suscite autant d'antipathies ⁹⁵.

Autre conséquence : l'histoire reste le privilège d'une classe sociale élevée : témoins, entre autres ⁹⁶, Tacite ou Ammien Marcellin : pour bien comprendre l'histoire, il faut être de ceux qui la font. L'éloquence est entre les mains des juristes ⁹⁷ ou des politiques, elle mène toujours aux

⁸⁶ J. Defradas, *Le banquet des Sept Sages*, Paris, 1954 ; J. Gagé, *loc. cit.*, p. 237.

⁸⁷ J. Flacelière, *La technique du banquet dans les Saturnales de Macrobe*, dans *Rev. Et. Lat.*, 1969, p. 303 et suiv. ; cf. R. Marache, *La mise en scène des Nuits Attiques*, dans *Pallas*, 1953, p. 83 et suiv.

⁸⁸ J. — M. André, *L'olium...*, p. 533.

⁸⁹ J. Gagé, *loc. cit.*, p. 98.

⁹⁰ 50, 4, 18, 30 ; cf. R. Herzog, *Urkunden zur Hochschulpolitik der röm. Kaiser*, dans *Sitz. Pr. Akad. Wissensch., Ph.—hist. Kl.*, 1935, p. 983. Les faits ont été groupés et analysés avec intelligence dans un bon Mémoire de l'Université Libre de Bruxelles : Michèle Vanneck, *Professeurs et étudiants dans l'Empire Romain*. 1968/69, dactyl.

⁹¹ Cf. L'édit de Constantin à Volusianus, du 27. 12. 332 : *codex Theodos.* 13, 3, 1—3 ; *cod. Justin.* 10, 53 (52), 6.

⁹² *Auguste et Néron*, Paris, 1962, p. 119 et suiv.

⁹³ H. Bardon, *Empereurs et Lettres*, p. 191 et suiv.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 393 et suiv.

⁹⁵ H. Bardon, *Crépuscule...*, p. 46—47.

⁹⁶ H. Bardon, *Litt. inc.*, t. 2, p. 203 et suiv. ; p. 270.

⁹⁷ J. Gagé, *Les classes sociales...*, p. 98.

carrières les plus appréciées ; telle est la revendication d'Aper dans le *Dialogue*. Echion, chez Pétrone, constate que le droit nourrit son homme, et non pas la littérature : *habet haec res panem*⁹⁸. Par contre, les gens bien nés qui s'adonnent aux facilités de la poésie ne le font pas sans quelque gêne. Déjà Catulle, pourtant très libéré et si hardi à s'opposer aux impératifs de la conscience quiritaire, avait pris quelques précautions pour ménager les susceptibilités⁹⁹. Sous le Haut Empire, Pline le Jeune ou ses amis¹⁰⁰ écrivent de petits vers gracieux, en latin ou en grec : mais Pline insiste sur ce que des personnages fort sérieux font comme lui : ... *ut qui nesciunt talia doctissimos, grauissimos, sanctissimos homines scrip-titasse, me scribere mirentur*¹⁰¹ ; ce qui compte, dans son œuvre, ce sont les discours. Si C. Fannius mérite de laisser un souvenir, c'est pour son activité d'avocat et par ses Eloges des hommes illustres qui périrent sous Néron¹⁰². Maternus lui-même, qui affirme la valeur suprême de la poésie, ne donnait-il pas à ses tragédies une portée politique ?¹⁰³ Sénèque, dans ses tragédies, se sentait justifié par ses prédécesseurs grecs et par les leçons de stoïcisme qu'il formulait¹⁰⁴. Si les intentions politiques de la *Pharsale* sont incertaines¹⁰⁵, il est sûr que Lucain ne s'était pas borné à agencer un simple récit épique. Perse, qui a tant de mépris pour les vers alambiqués et la rhétorique creuse¹⁰⁶, se sent apaisé parce qu'il est un philosophe en quête de quelque perfection :

*me tibi seposui : teneros tu suscipis annos
Socratico, Cornute, sinu*¹⁰⁷.

Peu importent les moqueries d'un Pulfenius¹⁰⁸ ; lui, il revendique la pureté de l'âme :

*compositum ius fasque animo sanctosque recessus
mentis et incoctum generoso pectus honesto* ?¹⁰⁹

La poésie se justifie sous l'Empire comme elle se justifiait au temps de la République : elle comporte un enseignement ; à cet égard, rien n'est changé¹¹⁰. La conception du poète-*uates*, qui s'affirme dès l'époque

⁹⁸ 46, 7 ; cf. 46, 8.

⁹⁹ C. 46. Sa position individualiste a été généralisée par la suite : L. Ferrero, *Un'Introduzione a Catullo*, Turin, 1955, p. 95 et suiv.

¹⁰⁰ *Ep.*, 4, 3 ; 3-5 (Arrius Antoninus).

¹⁰¹ 5, 3, 3 ; toute la lettre est caractéristique. Sur son goût pour les petits vers, cf. la lettre 7, 4 (à Pontius).

¹⁰² 5, 5, 3 ; P. V. Cova, *La critica litteraria di Plinio il Giovane*, Brescia, 1966, p. 108 et suiv.

¹⁰³ *Dial.* 2, 1.

¹⁰⁴ N. T. Pratt, *The Stoic Base of Senecan Drama*, dans *Trans. Amer. Philol. Assoc.*, 1948, p. 1 et suiv. ; A. Cattin, *Les thèmes lyriques dans les tragédies de Sénèque*, Fribourg, 1963, p. 13 et suiv. (*Les thèmes philosophiques*).

¹⁰⁵ J. Brisset, *Les idées politiques de Lucain*, Paris, 1964 ; cf. E. Paratore, c-r. dans *Latomus*, 1965, p. 678 et suiv.

¹⁰⁶ 1, 13 et suiv.

¹⁰⁷ 5, 36-37.

¹⁰⁸ 5, 190-191.

¹⁰⁹ 2, 73-74.

¹¹⁰ Ce qui ne signifie pas que cet enseignement contribue toujours au maintien de l'ordre établi ; mais ces intellectuels de l'opposition sont une minorité infime, et sur laquelle nous n'avons que peu de lumières, malgré les travaux de R. Mc Mullen, *Enemies of the Roman Order*, Harvard Univ. Press., 1966, p. 46 et suiv.

d'Auguste¹¹¹, et qui persistera, implique une rentabilité collective de la fonction. Par conséquence, culture et moralité se trouvent liées : dans l'œuvre certes, mais aussi chez l'auteur. Pour Martial, dont la condition sociale est moins que médiocre, l'intellectuel n'est respectable que si les bonnes mœurs accompagnent la culture¹¹², et il n'est pas besoin d'insister sur le *facit indignatio uersus* de Juvénal¹¹³ qui n'est pas mieux dans ses affaires que Martial. La conviction que la culture n'est pas disjointe de la moralité et que l'œuvre littéraire inclut une leçon pratique, se retrouve chez les prosateurs. Quintilien reprend le vieux principe que Cicéron tenait de Caton l'Ancien : l'intellectuel doit être un homme de bien¹¹⁴. Tacite s'efforce¹¹⁵ de concilier, dans l'histoire, éloquence et philosophie¹¹⁶ ; et c'est à la lecture des livres autant qu'au commerce de la vie que le proconsul Claudius Maximus est redevable de la sagesse qu'Apulée admire en lui¹¹⁷. Par-là le poète récupère une fonction d'utilité : Horace¹¹⁸ l'affirmait déjà, qui écrivait dans les *Épîtres* :

*os tenerum pueri balbumque poeta figurat,
torquet ab obscentis iam nunc sermonibus aurem,
mox etiam pectus praeceptis format amicis,
asperitatis et inuidiae corrector et irae,
recte facta refert, orientia tempora notis
instruit exemplis, inopem solatur et aegrum.
Castis cum pueris ignara puella mariti
disceret unde preces, ualem ni Musa dedisset ?¹¹⁹*

et Perse adopte, à sa manière¹²⁰, le même point de vue¹²¹.

Ainsi le clivage social qui existait sous la République entre poètes et prosateurs ne se continue pas sous l'Empire, mais bien des choses demeurent. L'intellectuel qui ne se met pas au service de la collectivité est ou un dilettante honteux, ou une manière de monstre comme Néron. Pline le Jeune a cette étonnante formule, à propos de Cornelius Minicianus : « il aime les études comme s'il était pauvre » *amat studia ut solent pauperes*¹²² : par les études on s'impose dans la cité, on conquiert une place, une fortune, un rang. La hiérarchie des valeurs, qu'implique la

¹¹¹ Cf. Virg., *Egl.*, 4 ; Hor., *épode* 16 ; A. La Penna, *Orazio e l'ideologia del principato*, Turin, 1963, p. 63 ; F. Cupaiolo, *Trama poetica delle Bucoliche di Virgilio*, Naples, 1969, p. 170-171.

¹¹² *Epigr. libr.* 39.

¹¹³ I, 79.

¹¹⁴ Cf. 12, 1, 3 ; 12, 1, 7.

¹¹⁵ Sur les hésitations de Tacite, H. Bardon, *Recherches sur la formation de Tacite*, dans *Mélanges hist. et litt. Fac. Lettres Poitiers*, 1943, p. 195 et suiv. ; *Points de vue sur Tacite*, dans *Riv. cult. classica e medioevale*, 1962, p. 282 et suiv.

¹¹⁶ A. Michel, *Tacite et le destin de l'Empire*, Paris, 1966, p. 213 et suiv.

¹¹⁷ *Apol.*, 81, 2.

¹¹⁸ A. La Penna, *Orazio e la morale mondana europea*, Florence, 1969, p. 81 et suiv.

¹¹⁹ *Ep.*, 2, 1, 126-133.

¹²⁰ E. Paratore (*loc. cit.*) a démontré que la satire 5 exprime avec netteté le refus qu'oppose Perse à une littérature de divertissement.

¹²¹ Sur l'utilisation moralisante et utilitaire du thème de l'insecte dans la poésie romaine, cf. A. Sauvage, *Les insectes dans la poésie romaine*, dans *Latomus*, 1970, p. 270 et suiv.

¹²² *Ep.*, 7, 23, 2.

pragmatique républicaine, demeure, inchangée, sous l'Empire¹²³. L'intellectuel est condamné à servir : l'exercice de l'intelligence ne confère, par soi-même, aucune existence sociale. Depuis l'époque de César, la répartition des activités littéraires selon les conditions s'est encore assouplie ; mais la subordination à la cité impose à l'écrivain des commandements qui l'intègrent et le soumettent. Seuls les médecins et les professeurs ont un statut : pour les autres la promotion s'opère par le bon vouloir d'un protecteur ou par des succès, oratoires ou politiques, que la culture permet sans suffire à les justifier. Le véritable intellectuel, celui qui distingue l'exercice de l'esprit et l'utilitarisme de la culture, est un déclassé¹²⁴ ; et même, existe-t-il ?

En effet, l'on est en droit de se demander si la notion d'intellectuel fut jamais intégrée à la conscience romaine.

Aucun terme ne désigne l'intellectuel : cela, à soi seul, est caractéristique. Négligeons *intellectualis*, mot rare et tardif¹²⁵ qui ne s'emploie pas à propos des personnes. *Litteratus* signifie : « donné pour les lettres », ou « savant » : chez Cicéron, il désigne des commentateurs de poètes (*Fam.*, 9, 16) ; il relève du savoir, et demande souvent à être précisé : *Allius et litteratus et disertus fuit* (*Brut.*, 21) ; *Cassius nec infacetus et satis litteratus* (*Off.*, 3, 14). En *Tusc.*, 5, 105 J. Humbert¹²⁶ traduit par : « quoi de plus délicieux qu'un loisir consacré à l'érudition ? » la phrase : *quid est enim dulcius otio litterato ?* Sénèque use du mot *litteratus* dans ses *Quaestiones Naturales* 4, 13, 1, à propos des spécialistes des sciences de la nature. L'acception est précisée par Cornelius Nepos, au rapport de Suétone¹²⁷ : *Cornelius quoque Nepos libello quo distinguit litteratum ab erudito litteratos uulgo quidem appellari ait eos qui aliquid diligenter et acute scienterque possint aut dicere aut scribere, ceterum proprie sic appellandos poetarum interpretes qui a Graecis ἑρμηνευταὶ nominentur*. Aussi, lorsque Aulu Gelle 2, 10, 1, qualifie Servius Sulpicius de *iuris civilis auctor, uir bene litteratus*, ne faut-il pas entendre par cette dernière expression : « homme très cultivé », mais plutôt : « homme de grand savoir ».

En fait, aucun mot latin ne désigne la culture comme le caractère distinctif qu'un individu revendique ou dont la collectivité le loue. D'où les flottements de sens que A. Hus, dans une Thèse probante¹²⁸, a relevés : selon les époques, selon les auteurs, selon les contextes, *doctus* se traduit par « ingénieux, spirituel, sage, cultivé, lettré, raffiné... » ; il convient aussi bien au philosophe qu'au savant spécialisé. Parfois il se

¹²³ L'aspect profondément anti-égalitaire de la civilisation romaine est reflété par le droit ; ceci a été bien marqué par R. Villers, *Le droit romain, droit d'inégalité*, dans *Rev. Et. Lat.*, 1969, p. 462 et suiv.

¹²⁴ Seul le poète Nardu (?) ose proclamer sur sa pierre tombale sa fonction de poète sans plus ; encore souligne-t-il en même temps sa pudicité : *Nardu poeta pudens hoc tegitur tumulo* (H. Dessau, *Ins. Sel.*, t. 2, Berlin, 1906, p. 828, n° 7785). Autrement, les pierres tombales mentionnent des orateurs (*ibid.*, p. 825, n° 7772) et surtout des professeurs, grammairiens, ou rhéteurs (p. 821 et suiv.)

¹²⁵ *Tert., an.*, 6, 4 ; 18, 5 ; *Aug., ciu.*, 10, 2 ; cf. *T.L.L.*, ad uerb.

¹²⁶ *Ed. Les Belles Lettres*, Paris, 1931, p. 156.

¹²⁷ *Gramm.* 4, 2.

¹²⁸ *Docere et les mots de la famille de docere*, Paris, 1965.

rapproche de *litteratus*, et désigne celui à qui la lecture vaut une raison théorique qu'enrichit une excellente pratique de la langue¹²⁹. Sous l'Empire, le mot gagne en extension et on le traduira par « lettré », mais A. Hus remarque qu'il s'emploie surtout pour le créateur¹³⁰, — ce qui est fort limité par rapport à ce que nous entendons par intellectuel. Les *poetae docti* de la fin de la République¹³¹ ou du Haut Empire¹³² sont censés faire une poésie savante : si bien que *doctus* devint synonyme de *poeta*¹³³ : *noris nos, inquit, docti sumus*¹³⁴. Une même terminologie exprime des réalités différentes. Les sens de *doctus* se croisent avec ceux d'*intellegens*¹³⁵ : chez Cicéron, *intellegens* est employé pour qui unit aux dons de l'intelligence une solide instruction. Hésitations, lacunes du vocabulaire : je doute que notre notion d'« intellectuel » ait été conçue par la mentalité latine.

Pour conclure, une remarque s'impose : les intellectuels sont un groupe qui provient de classes différentes, ils ne constituent à aucun égard une classe fondamentale. Sous la République, leur origine sociale conditionne leur orientation, et sous l'Empire il en va de même, quoique le goût accru pour les lettres ou les sciences assouplisse la dichotomie d'autrefois. L'aspect pratique toujours exigé de l'œuvre littéraire, la mauvaise conscience dont témoignent les rares esprits qui s'adonnent à des activités dépourvues d'efficacité morale ou technique, l'absence d'un terme pour désigner les intellectuels font penser que ceux-ci ne se sont même pas pensés comme tels, à de rares exceptions près. On est intellectuel pour servir. La culture n'est admise que si elle aide au perfectionnement moral et accroît la valeur sociale de l'être. A Rome, l'idée de gratuité est exclue : il y a une comptabilité du savoir. Nous autres modernes avons l'esprit plus large : en principe... En réalité, avons-nous débarrassé la connaissance de l'utilitarisme ? Serait-ce d'ailleurs une réussite si louable ? Le problème n'est pas de servir : à quoi convient-il de servir ? ce n'est pas seulement à Rome que les clercs trahissent.

¹²⁹ Cic., *Flacc.* 9 ; *de orat.* 2, 25 ; *Brut.* 99 ; cf. A. Hus, *loc. cit.*, p. 205.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 241.

¹³¹ L. Ferrero, *loc. cit.*, p. 49.

¹³² E. Castorina, *La poesia d'Orazio*, Rome, 1965, spécialement p. 15 et suiv.

¹³³ N. I. Herescu, *Poetae docti*, dans *Rev. Clas.*, 1930, p. 13 et suiv. ; F. Cupaiuolo, *Tra poesia e poetica*, Naples, 1966, p. 129.

¹³⁴ Hor., *sat.* 1, 9, 7.

¹³⁵ A. Hus, *Intellegentia et intellegens chez Cicéron*, dans *Hommages à J. Bayet*, Bruxelles, 1964, p. 280.